

## 5. LA COMPOSANTE RELIGIEUSE DU POPULISME

Ghislain Waterlot

*in* Janine Chêne *La tentation populiste au coeur de l'Europe*

**La Découverte** | *Recherches*

2003

pages 77 à 88

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/la-tentation-populiste-au-coeur-de-l-europe---page-77.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Waterlot Ghislain , « 5. La composante religieuse du populisme » , *in* Janine Chêne *La tentation populiste au coeur de l'Europe*  
La Découverte « Recherches », 2003 p. 77-88.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

---

## La composante religieuse du populisme

*par Ghislain Waterlot\**

Les concours de recrutement au professorat en philosophie posent régulièrement la question : *N'y a-t-il du religieux que dans les religions ?* Le candidat est alors invité à ne pas confondre hâtivement les religions instituées avec ce que nous pouvons nommer, après Benjamin Constant<sup>1</sup> [1999], le sentiment religieux, dont les différentes formes peuvent investir des espaces qui ne sont pas traditionnellement qualifiés de religieux ni socialement identifiés comme tels. Cette indication préliminaire précise dans quelle perspective je vais traiter de la présence d'une *composante religieuse* (si tant est, nous le verrons, qu'il faille employer un tel terme) au cœur du populisme. Aucun populisme ne peut être assimilé à une religion. En revanche, il n'est pas exclu que certains courants populistes, voire que le populisme en général, comportent du religieux. Mais quand on aborde un tel sujet, les considérations méthodologiques sont essentielles, même dans le cadre d'une étude très brève.

Indiquons d'emblée que notre posture ne sera pas celle du sociologue Albert Piette, lequel, dans son ouvrage sur les religions séculières [Piette, 1993], avait recherché comment des mouvements scientifiques ou philosophiques (tel le comtisme), historico-politiques (la Révolution française et le marxisme-léninisme) ou encore des phénomènes culturels (le football, le culte de certaines stars) ont emprunté, en les travestissant ou en les remaniant, aux dogmes ou aux principes fondamentaux des religions historiques, et en premier lieu le christianisme. Piette détermine le concept de « religiosité séculière » en affirmant qu'il enveloppe en lui des « traits perceptibles dans les religions existantes reconnues comme telles », en particulier ce trait essentiel qui est « la représentation d'une réalité transcendante en tant que

---

\* Maître de conférences en philosophie, IUFM de Grenoble.

1. Voir en particulier tout le livre premier.

supernaturelle ou supraterrrestre et capable de gérer la nature problématique de la mort » [Piette, 1993, p. 4]. La logique que déploie Piette est celle des « processus d'imitation, d'emprunt et de transfert par rapport au christianisme » [Piette, 1993, p. 11]. Ce ne sera pas la nôtre, tout simplement parce qu'il serait vain, relativement au populisme, qu'elle soit la nôtre. Si de nombreux populistes, en effet, renvoient au christianisme comme à un élément de culture traditionnelle qu'il importe de préserver et de revivifier, avec d'autres éléments traditionnels – et c'est ce que rappelle régulièrement le discours d'un Jean-Marie Le Pen par exemple –, il est cependant clair que la défense du christianisme traditionnel n'est pas un élément présent dans toutes les formes de populisme, surtout il est clair que ce n'est pas un *schème structurant* du populisme. Il est permis de l'interpréter comme une conséquence possible, et dans certains cas nécessaire, de l'attitude et de la « doctrine » populistes, si l'on veut à toute force parler de doctrine pour ce que Peter Wiles aimait à qualifier de « pensée molle » [Wiles, 1969, p. 167], il serait faux en revanche d'affirmer que la défense du christianisme est un *élément constituant* du populisme.

Il ne serait pas moins erroné de vouloir aborder la question des schèmes religieux constituant le populisme dans les termes pris, en Occident, par ce qu'il est convenu d'appeler le *problème théologico-politique*. Ce problème, pour l'exposer en quelques mots, vient de l'étroite intrication, puis du mouvement progressif de désintrication du pouvoir politique et du pouvoir religieux, romain d'abord, et finalement de tout pouvoir religieux. Le théâtre de cette histoire dramatique et séculaire, pas encore véritablement achevée, a d'abord été l'Europe occidentale. Il s'agit d'un problème extrêmement complexe, dans la mesure où le christianisme a déterminé l'histoire occidentale et où, tout en contenant dans ses textes fondateurs l'exigence de désintrication des sphères politique et religieuse<sup>2</sup>, il ne peut s'empêcher de revendiquer encore et toujours une position sociale et culturelle privilégiée dans des États dont les concepts politiques fondamentaux sont hérités du christianisme – par transfert en l'occurrence<sup>3</sup>. Le débat est ainsi redoublé, puisqu'il s'agit désormais de savoir si l'État moderne n'est pas, en son fond, théologiquement constitué. Mais toute cette problématique est à écarter de l'analyse du populisme comme attitude et courant politiques religieusement structurés. Car le populisme ne se présente pas comme un mouvement s'inscrivant d'une manière particulière dans le cadre de ce

2. On songe naturellement à *Jean XVIII*, 36 : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ou à *Matthieu XXII*, 21 : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

3. Voir à ce propos la célèbre étude d'E. Kantorowicz [1989], *Les Deux Corps du roi*. Voir encore J.-F. COURTINE [1999], *Nature et empire de la loi*, spécialement le chapitre VI, « Problèmes théologico-politiques ».

problème. Le populisme, contrairement au stalinisme, au nazisme, mais aussi contrairement aux différentes versions du libéralisme politique ou du républicanisme, ne prend pas significativement position par rapport à ce problème ou dans ce débat.

Enfin, il faut écarter l'acceptation de religion politique au sens de *religion civile*. Depuis le 11 septembre 2001, nous avons beaucoup entendu parler de « religion civile », et nous n'avons pas été privés de savoir que Dieu bénit l'Amérique. Les manifestations, parfois grandiloquentes, auxquelles cette affirmation a donné lieu ont été très discutées et parfois contestées dans le débat public du vieux continent. Cependant il n'y avait là rien que de très naturel pour qui accorde crédit aux longues analyses de Jean-Jacques Rousseau, au terme desquelles ce penseur du républicanisme montre la nécessité, même pour un État fondé sur des procédures et des principes purement rationnels, de renforcer son unité, et ce que l'on peut appeler sa force morale, par l'adjonction d'une religion civile dont l'effet est d'être assuré de la loyauté et de l'engagement des citoyens, en intensifiant le sentiment de fraternité dans les moments dramatiques ou tragiques, où l'on demandera des efforts exceptionnels, où l'on exigera avec une intensité particulière la subordination de l'individu, et de ses intérêts particuliers ou de groupe, aux intérêts et à la sécurité de l'ensemble de la communauté<sup>4</sup>. Remarquons-le en passant, c'est dans ces moments extrêmes que l'association politique se révèle pleinement comme communauté et est vécue comme telle. Or, même si le populisme développe fréquemment l'argumentaire nationaliste contre tout ce qui est étranger, il ne développe pas les éléments d'une religion civile, sans doute parce qu'il est d'abord et avant tout une protestation, le résultat de mécontentements accumulés lors de difficultés économiques et sociales durables, mécontentements qui se cristallisent sur la figure d'un leader charismatique.

J'en arrive donc à la méthode qui me semble requise. La recherche d'emprunts directs et massifs aux religions historiques est écartée comme vaine ; il est aussi inutile d'explorer l'inscription du populisme dans le problème

---

4. Chez Jean-Jacques Rousseau, le texte décisif se trouve dans *Du contrat social*, livre IV, chapitre 8 : « De la religion civile ». Voir également la première des *Lettres écrites de la montagne* (1764) ou la *Lettre à Christophe de Beaumont* (1763). Rousseau est convaincu que les intérêts particuliers – et en premier lieu l'impératif de préservation de sa vie – l'emporteront toujours sur l'intérêt général dans les moments critiques, car la raison est toujours vaincue par la force des passions. Il faut donc opposer une passion à la passion, ce qui revient à opposer la passion à elle-même. La religion relève du registre passionnel : elle peut être d'un grand usage. Tout le problème est d'éviter que la religion civile ne soit assimilée au christianisme, dont l'effet est politiquement nocif aux yeux de Rousseau, puisque le vrai chrétien, préoccupé de Dieu seulement, n'est jamais très attaché à sa patrie. Pour envisager la réception de la notion de religion civile, en France et aux États-Unis, voir l'étude précise d'O. IHL, « Religion civile : la carrière comparée d'un concept », *Revue internationale de politique comparée*, n° 3, 2000.

théologico-politique; la religion civile enfin n'a pas à être considérée, car elle suppose un type de structuration politique incompatible avec la structuration du populisme, lorsqu'il arrive à ce dernier d'accéder au gouvernement.

À mes yeux, il convient plutôt de dégager, par abstraction à partir de l'étude empirique de ces mouvements politiques populistes, les traits religieux qui le structurent et lui donnent sa dynamique interne. Encore faut-il qu'il y ait des traits religieux ! Encore faut-il aussi savoir à quoi on les reconnaîtra ! À la deuxième interrogation, la réponse ne peut être que : ils se reconnaîtront d'eux-mêmes, dans la mesure où nous sommes avertis de ce que peut être un trait religieux. La première incertitude, elle, ne peut être dépassée que par l'étude de ces mouvements, et donc par la lecture des livres et des études qui ont été consacrés au populisme.

Cela dit, il faut bien convenir de prendre le terme de religion, ici, au sens *faible*. Ou alors il faut parler de *religieux* plutôt que de *religion*. Si l'on considère une définition classique de la religion, par exemple celle du célèbre *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* dû à André Lalande [1926], on admettra que la religion est « une *Institution sociale* caractérisée par l'existence d'une communauté d'individus, unis : 1 – par l'*accomplissement de certains rites* réguliers et par l'adoption de certaines formules; 2 – par la *croyance en une valeur absolue*, avec laquelle rien ne peut être mis en balance, croyance que cette communauté a pour objet de maintenir; 3 – par la *mise en rapport de l'individu avec une puissance spirituelle supérieure* à l'homme, puissance conçue soit comme diffuse, soit comme multiple, soit enfin comme unique, Dieu » [Lalande, « Religion », 1926, p. 915-916]. Force est alors d'avouer que le populisme ne comporte certes pas tous les éléments d'une religion structurée. On a pu parler de religion terrestre pour le communisme<sup>5</sup>. On a pu décrire le fonctionnement des différents Partis communistes d'Europe à partir du modèle de l'Église catholique romaine. Rien de tel pour les mouvements populistes. Bien que le populisme soit très réceptif à l'idée du *surnaturel*, manifesté dans un leader considéré comme surhumain, il ne se structure pas comme une religion, avec son rapport à une transcendance, c'est-à-dire à un élément autre, *tout autre* que les éléments ressortant de la condition et de l'expérience humaines. Le populisme ne peut pas non plus être systématiquement rapporté à une organisation ecclésiale rigoureuse, car sa doctrine n'est pas précisément arrêtée et longuement développée, à l'inverse des discours théologiques spéculant sur les révélations ou les messages de délivrance initiaux, pour aboutir à la fixation d'un ensemble dogmatique rigoureux. Alors peut-être faut-il parler, dans le cas du populisme, de *religiosité* et le terme serait sans doute ici mieux approprié que dans l'usage qu'en fait Piette. D'un autre côté, religiosité a un sens peut-être trop faible : sens

5. Jacques Maritain est le premier à avoir ainsi qualifié le communisme.

purement sentimental et vague. On pourrait donc, dans l'attente de mieux, s'en tenir à la notion de *schèmes religieux structurant le populisme*.

Mais qu'est-ce qui caractérise les schèmes religieux du populisme ? *C'est d'offrir le visage de l'enfance, d'une religion politique infantine*. Telle serait notre hypothèse. Elle insinuerait que le populisme, structuré par des schèmes religieux primaires, est un mouvement politique relativement fruste, en rapport étroit avec ce que l'on appelle communément, dans le langage rationaliste, la superstition ; un mouvement politique relativement fruste donc, s'adressant à des gens, à un public qui *rêve* le monde<sup>6</sup> et pour lequel tout est toujours possible, ici et maintenant, d'une façon presque *magique*, et qui pense – ou aime à se persuader – que le meilleur serait immédiatement là, si seulement les méchants, les corrompus, les rapaces pouvaient être écartés. Ainsi le populisme réanime, à l'occasion des crises socio-économiques ou politico-institutionnelles favorables à son retour au-devant de la scène, un fond enfantin tendanciellement présent chez tous et chacun, mais particulièrement disponible et vivace ou, si l'on préfère, non suffisamment contrarié par une éducation à la rationalité, dans toute une partie de la population.

Mais quels sont les schèmes religieux structurant le populisme ? En les recherchant, il faudra à chaque fois s'assurer que l'on peut bien parler de *schèmes religieux*. Les descriptions du populisme, que ce soit chez Alexandre Dorna [1999], chez Guy Hermet [2001] ou chez Yves Mény et Yves Surel [2000], comportent toutes incontestablement, et c'est particulièrement net chez Hermet, le recours au langage décrivant habituellement les phénomènes religieux. La qualification de « *culte* du chef » pour décrire le rapport des affiliés au leader, la dimension *prophétique* de ce dernier sont manifestes ; quant à l'usage de la notion de *miracle*, d'*incarnation*, de *mythe*, de *sacré*, il est pour le moins abondant. Cela ne signifie pas pour autant que le populisme peut vraiment se comprendre ou s'interpréter à partir du religieux, ou de ce que l'on nommera des catégories religieuses. Toutes ces notions peuvent en effet être employées dans leur sens faible ou purement allégorique. Comme on parle de « *livre culte* » ou de « *culte* » de Claude François, de « *miracle républicain* », de l'« *incarnation du mal* » pour un assassin... À partir de là, on pourrait simplement dire que tout ce vocabulaire est commode pour donner à voir ou pour distinguer, et témoigne tout au plus d'une tendance du populisme à singer vaguement des croyances et des comportements religieux. Or il ne semble pas que ce soit le cas. Pour m'efforcer de mettre la chose en évidence, je vais à présent proposer ce qui m'apparaît comme trois schèmes structurants.

---

6. « Le ressort central [du populisme] est l'exploitation systématique du *rêve*. C'est lui qui fait que le populisme constitue un procédé antipolitique, en ce sens qu'il récuse par ignorance ou malhonnêteté la nature même de l'art de la politique » [Hermet, 2001, p. 50-51].

LA FASCINATION POUR LE CHEF, CHARISMATIQUE ET SURHUMAIN,  
QUI A RÉPONSE À TOUS LES PROBLÈMES

On se rappelle la définition de Max Weber, proposée dans *Économie et société* [1995, p. 320] : « Nous appellerons *charisme* la qualité extraordinaire (à l'origine déterminée de façon magique tant chez les prophètes et les sages, thérapeutes et juristes, que chez les chefs des peuples chasseurs et les héros guerriers) d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels ; ou encore qui est considéré comme envoyé par Dieu ou comme un exemple, et en conséquence considéré comme un chef [*Führer*]. »

Il faut noter que la *domination* charismatique est conçue, par Weber, comme *la forme la plus primitive du rapport de pouvoir* et, bien sûr, comme le type de domination le plus éloigné de la domination rationnelle<sup>7</sup>. Il faut entendre « primitive » en deux sens : au sens d'origine, car la domination de type charismatique détermine le plus souvent les sociétés archaïques sans État, mais aussi au sens de primaire. La domination charismatique, de nature religieuse, peut être réactualisée à l'heure de l'État moderne et constituer un élément de dynamisme historique, bouleversant brutalement et profondément le cours des événements. Cependant ce type de domination aura les plus grandes difficultés à se maintenir dans ce contexte, car il est confronté à l'exigence, introduite par l'État moderne précisément, d'obtenir des résultats. L'institution progressive d'un type de gestion pragmatique et calculatrice a habitué les membres de la communauté à attendre des résultats des hommes au pouvoir, des résultats qui se mesurent quantitativement. Reposant sur une communauté émotionnelle, la domination charismatique moderne ne se perpétue que si le chef conserve son charisme aux yeux des dominés, c'est-à-dire s'il est efficace. Une fois au pouvoir, il se trouve dans la situation délicate de devoir répondre à l'attente de ceux qui l'ont porté, l'adorent et lui sont pour l'instant entièrement soumis. « Si le chef qui possède la grâce charismatique paraît abandonné de son dieu, de sa puissance magique et héroïque, si le succès lui reste durablement refusé, si, surtout, *son gouvernement n'apporte aucune prospérité à ceux qu'il domine*, alors son autorité charismatique risque de disparaître » [Weber, 1995, p. 322]. Et c'est précisément le problème des chefs populistes. Les attentes qu'ils font naître, ou plus exactement les attentes sur lesquelles ils s'appuient, car elles sont en

7. Domination charismatique et domination rationnelle sont deux termes extrêmes entre lesquels s'inscrit un autre type de domination, qui fait médiation, la *domination traditionnelle*.

réalité là, toutes disponibles et préformées, ces attentes sont politiquement irréalisables et relèvent de l'espérance religieuse d'une résolution immédiate, d'une disparition miraculeuse de tout le négatif, de tout le mal. En d'autres termes, les attentes auxquelles il prétend pouvoir répondre sont en réalité antipolitiques. C'est pourquoi le chef populiste est plus à l'aise dans la dénonciation et l'opposition, dans la situation de conquête du pouvoir que dans la situation de gouvernement, où il sera rapidement acculé à la fuite en avant.

Mais revenons au chef lui-même. Le mouvement est entièrement centré sur lui et se structure à partir de lui. « Les adeptes d'une organisation populiste doivent consentir au chef un crédit de confiance et d'acclamation illimitée » [Hermet, 2001, p. 67]. Il peut tout : son action sera miraculeuse. On lui doit donc tout. L'obéissance doit être inconditionnelle et le parti est sa chose. À la manière du prophète de l'Ancien Testament, le leader populiste déploie « un style autoritaire non dissimulé » [Hermet, 2001, p. 68]. N'hésitons pas à illustrer de quelques exemples ce qui vient d'être affirmé sur le charisme du chef populiste. Dans les documentaires vidéos réalisés par la propagande du Freiheitliche Partei Österreich (FPÖ), Jörg Haider est présenté comme un homme à la fois proche (jeune, dynamique, moderne : par exemple il pratique le roller) et lointain : tout ce qu'il est capable de faire est hors de la portée du commun des mortels. Il a quelque chose de *surhumain*. Une surhumanité qui le rend indiscutable.

D'ailleurs les procédures conduisant à rendre incontestable, voire intouchable, le leader d'un mouvement populiste sont systématiquement recherchées. Comme si tout tendait à la quasi-divinisation du chef. Par exemple, lorsqu'une femme de la bourgeoisie parisienne, membre du Front national, déclare dans un hebdomadaire féminin à grand tirage, à propos de Jean-Marie Le Pen, qu'il est « le grand singe dominant » (*sic*), on se meut simplement dans une vision politique que l'on qualifiera de vision de primate. Mais quand, à la fin d'un meeting, aux derniers mots de son discours, Le Pen s'élève soudain sur une sorte de socle, devant tout son public, c'est pour laisser paraître autre chose. Certes, le leader du Front national lui-même a estimé que cette élévation, sur une musique sublime<sup>8</sup>, avait quelque chose de ridicule. Mais c'est uniquement parce que les dispositions étaient mauvaises. On n'avait pas songé à installer, sur la scène, une large étoffe qui aurait caché le vérin élévateur, recouvert le socle et donné un sentiment de colonne s'élevant miraculeusement. La vision du vérin rappelait la mécanique, trop humaine, et l'artifice. Pour susciter un sentiment religieux ou s'accorder à lui, une élévation doit tenir, aux yeux de ceux qui la contemplant, *au seul pouvoir de celui qui s'élève*.

---

8. Wagner, sollicité une fois de plus...

Il semble donc qu'il faille accorder à la notion de *charisme* son sens le plus fort, son sens religieux, dans le cas du populisme. Cette surhumanité, accordant au chef une transcendance par rapport à tous ceux qui le suivent, permet au leader populiste de ne jamais partager son pouvoir et de tout imposer – et parfois des démarches catastrophiques pour son propre mouvement – sans que rien ne puisse l'en empêcher.

DEUXIÈME SCHÈME RELIGIEUX : L'ABOLITION DU TEMPS  
ET L'ACTION MIRACULEUSE

Le discours du populisme est analysé par les spécialistes comme un discours de type prophétique. Si la catastrophe menace, aux yeux du chef populiste, la restauration du bien est également imminente. Elle sera immédiate et miraculeuse. De ce point de vue, le chef populiste tient lieu de dieu restaurateur du bien, de l'ordre et de la prospérité. C'est la raison pour laquelle le populisme n'a pas de programme très structuré. Il n'a pas à en avoir. Conformément à ce que croient ses adeptes, le chef populiste affirme que tout se fera de soi-même dès qu'il sera au pouvoir et que les méchants, rapaces avides et sans scrupule, seront écartés. Le chef a toutes les solutions.

Le schème religieux en jeu ici est celui de la *résolution immédiate de tous les problèmes, qui enveloppe une abolition de la temporalité*. Guy Hermet a fait remarquer que la relation du populiste au temps est singulière<sup>9</sup>. Elle l'est, en effet, puisqu'aux yeux des populistes le temps n'est plus un élément du politique. Une fois au pouvoir, le peuple qui a des aspirations forcément légitimes sera immédiatement satisfait. Le populiste n'a que faire de ménager des voies possibles et de négocier des priorités, ce que font tous les politiques aux démarches rationnelles. Le chef populiste est la figure salvatrice qui peut tout. Il suffit que l'instant favorable soit saisi. Cette attente vigilante et patiente de l'occasion propice est la dernière allégeance à la dure loi de la temporalité, après quoi aucune limite n'a plus à être prise en considération. Le refus de la finitude est ici manifeste, la finitude qui travaille avec et dans le temps, selon des limites strictes et en fonction de compromis inévitables. Le chef populiste, s'il n'est pas complètement fou, sait cependant qu'il n'y a qu'illusion dans l'espérance à laquelle il répond. Une espérance eschatologique très naïve, simple et enfantine, transposée dans l'univers politique et social. Mais c'est en fonction de cette espérance qu'il mobilise ses troupes.

---

9. « Le populisme se définit par une relation au temps qui est en opposition absolue avec le temps normal de la politique, régi quant à lui par la longue durée face à l'impossibilité de satisfaire toutes les demandes à la fois, à l'obligation de les concilier » [Hermet, 2001, p. 51].

TROISIÈME ET DERNIER POINT : L'INCARNATION DU PEUPLE  
 COMME SCHÈME RELIGIEUX

Le populisme a ceci de moderne qu'il s'ancre sur l'affirmation démocratique de la souveraineté du peuple. Il prétend que cette souveraineté a été confisquée, et que le gouvernement du peuple n'est plus ni *pour* le peuple, ni surtout *par* le peuple. La tâche consiste à restaurer ou à instituer le gouvernement par le peuple, à rendre le peuple effectivement souverain. « Loin de se contenter de voir dans la démocratie le *gouvernement du peuple, pour le peuple*, conformément à la perception représentative traditionnelle, le populisme poursuit l'idéal du *gouvernement par le peuple*, c'est-à-dire l'exercice concret du pouvoir par le seul acteur en qui repose la légitimité » [Mény, Surel, 2000, p. 194]. Bien entendu, la chose est irréalisable. À cet égard le projet populiste rejoint, en apparence, la philosophie politique de Rousseau, selon laquelle la souveraineté doit être exercée directement, sans l'aliénation que constitue la représentation ou députation<sup>10</sup>. Mais il faut noter deux points capitaux pour ne pas se laisser induire en erreur par une simple apparence. Le premier, c'est que Rousseau n'a jamais prétendu assimiler souveraineté et gouvernement. Au contraire une des lignes de force de son œuvre consiste à les avoir distingués avec le plus grand soin. « La loi n'étant que la déclaration de la volonté générale, il est clair que dans la puissance législative le peuple ne peut être représenté; mais il peut et doit l'être dans la puissance exécutive. » Il est difficile d'être plus clair : l'exercice de la souveraineté, qui est tout entier concentré dans la puissance législative, ne saurait être identifié au gouvernement par le peuple. Quelques chapitres auparavant, Rousseau avait insisté sur le nombre des conditions à réunir pour que la démocratie directe ou gouvernement par le peuple soit simplement possible (État extrêmement petit où tous les citoyens se connaissent, égalité dans les rangs, absence de luxe, courage pour soutenir les agitations intestines inévitables), et il avait conclu par la proposition fameuse : « S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes » [Rousseau, livre III, chap. 4]. Le second point capital est que la souveraineté, exercée sans délégation, implique également des États à l'étendue très limitée<sup>11</sup> et aux mœurs simples et rurales. Pour que le peuple soit effectivement souverain, le commerce ne doit pas tracasser les citoyens,

10. « La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point » [Rousseau, livre III, chap. 15].

11. « Tout bien examiné, je ne vois pas qu'il soit désormais possible au souverain de conserver parmi nous l'exercice de ses droits si la cité n'est très petite » [Rousseau, livre III, chap. 15].

la patrie doit être la première affaire<sup>12</sup>, le luxe banni et la circulation de l'argent réduite à sa plus simple expression. Il apparaît alors clairement que la possibilité même de la souveraineté du peuple, dans le monde moderne, a pour ainsi dire disparu. Rousseau n'a de cesse de le répéter. Seuls les Corses, à ses yeux, sont encore en situation de devenir un peuple politiquement libre, et c'est la raison pour laquelle il accepte, en 1765, de rédiger un *Projet de constitution pour la Corse*. Mais dès qu'il considère de grands États, comme la Pologne, il sait qu'il faut reconnaître le principe de la députation, le souci étant alors d'en atténuer les vices par des mandats impératifs et de courte durée [Derathé, 1950, p. 276-280].

Bref, Jean-Jacques Rousseau est tout le contraire d'un penseur politique à tendance populiste. Il est surprenant à cet égard que la littérature politiste se soit plu à voir en lui « la version originelle et/ou la plus intellectualisée du populisme » [Mény, Surel, 2000, p. 190<sup>13</sup>]. L'erreur est complète : loin de rêver à une souveraineté stricte du peuple, sans procédures de médiation, Rousseau déclare hautement qu'il faut y renoncer dans les États modernes où la liberté *politique* au sens fort ne peut plus avoir cours. Dans nos États, la souveraineté du peuple implique la délégation à une classe politique. Les populistes pensent que cette classe, censée représenter le peuple, en réalité le trahit. Mais ils affirment que la délégation n'est pas nécessaire et qu'il faut la remplacer par autre chose. Est-ce à dire que la souveraineté stricte du peuple, voire le gouvernement du peuple sont possibles ? Parfois les populistes l'affirment, mais ils savent qu'un tel gouvernement est irréalisable dans les conditions qui sont celles du monde moderne. Cependant, au lieu de se tourner raisonnablement vers une réforme des procédures et des conditions de la représentation, ils affirment que le chef à lui seul peut remplacer la classe politique. Une telle chose est-elle possible ? Oui, à la condition suivante : *que le chef soit l'incarnation du peuple, qu'il soit le peuple*.

Le chef populiste est le peuple incarné. Le schème religieux de l'incarnation joue ici à plein. Plus d'écart, mais au contraire une immédiateté : tous communient en lui, tous se retrouvent dans le chef populiste. Et dans le peuple, l'unanimité règne : fondu en une unité radicale, il ne comporte aucune faille. Il faut qu'une seule volonté règne du haut en bas de la société, cette volonté étant celle du peuple que le chef exprime nécessairement de manière idoine. Dans une telle perspective l'individu, contrairement à toute attente, ne disparaît pas. Phénomène politique né dans la modernité, le populisme

12. C'est la raison pour laquelle Rousseau n'hésite pas à préconiser une éducation publique aux accents très rigoureux. Voir à ce propos G. Waterlot [2002, p. 155-172].

13. Il est vrai qu'à cet endroit les auteurs renvoient à J. HAYWARD, *Elitism, Populism and European Politics*, Oxford, Oxford University Press, 1996. Mais s'ils émettent des réserves par rapport à cette opinion, ils n'en affirment pas moins (p. 188) que la « pensée » populiste est « débitrice » à l'égard de Rousseau.

ne peut que s'appuyer sur les principes fondamentaux de la modernité. Mais il leur fait subir un traitement qui revient à les nier. À cet égard Donald Mac Rae, dans son étude « Populism as an Ideology<sup>14</sup> » [1969], est très éclairant. L'individualité libre est bien le point de départ des conceptions populistes du peuple, mais il est entendu que « l'individu devrait être un homme complet. Les hommes complets devraient s'entendre les uns avec les autres. Leurs perceptions seraient saines, bienfaites, limitées aux *piétés* appropriées. Leurs jugements seraient libres mais *coïncideraient*. Leur société serait par essence consensuelle et uniforme. L'homme paradigmatique du populisme est libre de toute forme d'aliénation. Parce qu'il est parfait, il est libre... mais cette liberté est réalisée dans l'uniformité et l'identité de caractère avec ses compagnons ». En posant la coïncidence de la liberté et de l'unanimité, les thèses populistes se posent comme résolument modernes, puisque préservant l'affirmation de la liberté. Cependant la liberté n'est plus ici qu'un nom ; en réalité, elle est bien niée pour nous qui la concevons nécessairement, en démocratie, comme plurielle et source d'hétérogénéité. Pour la plupart, en effet, nous sommes convaincus qu'être doté de la liberté, cela revient à pouvoir exprimer des différences, à reconnaître le conflit comme constitutif du débat démocratique. Le populiste, quant à lui, affirme une liberté présente dans l'homogénéité et l'identité. Ce qui revient à poser que le citoyen est libre quand il veut ce que le peuple veut, en l'occurrence ce que le chef, incarnation du peuple, veut. Loin d'être vide, le lieu du pouvoir est plein du chef charismatique dont le corps particulier est indissolublement attaché au lieu du pouvoir. Il n'y a donc de liberté que dans l'obéissance à la parole du chef. Incarnation d'un peuple posé comme parfaitement unifié et substantiel – il est le plus souvent qualifié de nation éternelle –, ce chef exprime dans la particularité de sa personne charismatique un peuple érigé en entité divine.

Il est temps de conclure. Parler de composante religieuse du populisme n'est peut-être pas assez fort. Le populisme apparaît plutôt comme un mouvement structuré par des schèmes religieux. Son essor reposerait sur le jeu de ces schèmes. Nous disions qu'ils sont enfantins. Libre à chacun, s'il veut, de corriger et de dire qu'au moins l'usage et l'application qui en est faite sont enfantins. Ces schèmes religieux sauvages, bruts, antéthéologiques, que l'on retrouverait dans la structuration des sociétés archaïques, sont : 1 – divinité – ou au moins surhumanité – de celui qui conduit ou guide le peuple : on peut tout attendre et tout craindre de lui ; 2 – abolition possible de la temporalité et de la finitude, donc de l'action proprement humaine, par un retour aux éléments primordiaux et vrais sur lesquels le monde repose ; 3 – incarnation

---

14. L'étude de McRae est citée dans [Mény, Surel, 2000, p. 221].

ou possession – le chef est possédé par le peuple, il n'est plus que peuple – et unité substantielle de la communauté.

Mais reconnaître comme nous le faisons que le populisme est structuré par des schèmes religieux, ce n'est pas dire qu'il constitue une religion. Il est plutôt, dans les temps modernes, la manifestation d'une forme du politique qui ne se sépare pas ou ne se différencie pas d'avec le religieux. Tout en n'ayant ni l'apparence ni l'appareil d'une religion, il semble bien que le populisme soit constitué et constamment vivifié par des schèmes religieux.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CONSTANT B. (1999 [1824, 1826]), *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, rééd. Arles, Actes Sud [Paris, Leroux et Chantpie].
- COURTINE J.-F. (1999), *Nature et empire de la loi*, Paris, Vrin.
- DERATHÉ R. (1950), *Rousseau et la science politique de son temps*, Paris, PUF.
- DORNA A. (1999), *Le Populisme*, Paris, PUF.
- HERMET G. (2001), *Les Populismes dans le monde. Une histoire sociologique XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard.
- IHL O. (2000), « Religion civile : la carrière comparée d'un concept », *Revue internationale de politique comparée*, n° 3.
- KANTOROWICZ E. (1989 [1957]), *Les Deux Corps du roi*, Paris, Gallimard.
- LALANDE A. (1926), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, régulièrement réédité.
- MAC RAE D. (1969), « Populism as an Ideology », in E. GELLNER, G. IONESCU (dir.), *Populism : Its Meanings and National Characteristics*, Londres, Weidenfeld and Nicolson.
- MÉNY Y., SUREL Y. (2000), *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*, Paris, Fayard.
- PIETTE A. (1993), *Les religiosités séculières*, Paris, PUF.
- ROUSSEAU J.-J. (1959 [1753]), *Du contrat social, Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, t. III.
- WATERLOT G. (2002), « Les conditions de la vertu. L'éducation publique », in B. BERNARDI (éd. et commentaire sous la dir. de), *Jean-Jacques Rousseau. Discours sur l'économie politique*, Paris, Vrin.
- WEBER M. (1995), *Économie et société*, 1<sup>re</sup> partie (1921), trad. sous la dir. de J. CHAVY et É. DE DAMPIERRE, Paris, Pocket, p. 320.
- WILES P. (1969), « A Syndrome, Not a Doctrine », in E. GELLNER et G. IONESCU (dir.), *Populism : Its Meanings and National Characteristics*, Londres, Weidenfeld and Nicolson.